



SPORT

A UNE IMAGE

IDYLLIQUE

MYTHIQUE

GEORGES
VIGARELLO

Georges Vigarello, 65 ans, est sociologue. En plus d'être directeur d'études à l'EHESS, il est à la fois professeur agrégé de philo et (ex)-professeur de sport. Il est spécialiste du sport, mais aussi de la violence et de la santé, auxquels il a consacré de nombreux ouvrages, comme «Passions sport, Histoire d'une culture» (éditions Textuel, 2000), «Du jeu ancien au show sportif, la naissance d'un mythe» (éditions du Seuil, 2002) ou encore «Histoire des pratiques de santé» (éditions du Seuil, 1993). Plein de bonnes raisons de l'interroger sur le sport et la violence. Avec lui, prendre du recul, c'est la meilleure façon de décocher les droites.

Propos recueillis par Marc Préel

Comment concevez-vous les liens entre sport et violence ?

Je devrais commencer par dire que sur le terrain, on oublie toujours que le sport est un extraordinaire instrument de gommage de la violence, mais aussi le lieu où elle peut s'exprimer de façon autorisée. On demande du contrôle aux gens, qu'on introduit grâce à de la technique, comme avec la mêlée en rugby. Ceci étant dit, j'ajouterais que c'est quand même très compliqué, parce que les enjeux ont considérablement augmenté : il y a des gens jouent leur vie par le sport, ne l'oublions pas. Et ce qui est encore plus surprenant, c'est que même les amateurs se fixent des enjeux disproportionnés, qui les poussent à la violence ou au dopage.

Si la technique sportive et les règles, qui sont des normes sociales, visent à réduire la violence, cela voudrait dire que la tolérance sociale par rapport à la violence sportive diminue ?

Tout à fait. C'est notre intolérance à l'égard de la violence qui s'est accrue. Ce qu'on peut dire c'est que la castagne était beaucoup plus présente dans le sport qu'aujourd'hui. L'exemple typique c'est la soule, l'ancêtre du rugby (NDLR : une sorte de bagarre générale autour d'un ballon qui pouvait s'étaler sur plusieurs jours), qui peut à peu s'est vue greffer des règles venues du rugby d'outre-Manche. Je crois qu'il faut voir l'évolution du sport à moyen terme, pas uniquement sur les dix dernières années. Mais c'est vrai que les actions violentes perdurent, je le reconnais.

Que vous inspirent les actions de politique du sport qui se servent du sport de masse comme un instrument de lutte contre la violence ?

Si vous me demandez si le sport augmente la violence, je vous répondrais que je n'en sais rien. Si vous me demandiez si le sport aide à lutter contre la délinquance, j'aurais beaucoup plus de mal à vous répondre oui.

Le sport, comme l'école, ne peuvent pas être utilisés comme instruments uniques pour réduire la délinquance.

Si aujourd'hui on peut se servir du sport comme arme politique, c'est parce que le sport a une image idyllique, mythique, mais ce mythe sert. Le sport aurait toutes les vertus pédagogiques, il serait empreint de pureté, le geste sportif relève de la morale... C'est une vraie mythologie du sport.

La violence dans le sport a cependant pris un nouveau visage, plus psychologique, plus invisible...

Oui. Je voudrais qu'on évoque la question de cette nouvelle forme de violence qu'est la violence sur soi, la violence contre soi, dont vous vous faites d'ailleurs l'écho dans ces pages. Cette violence est d'autant plus consentie que les méthodes d'entraînement sont sophistiquées. Ce qu'on observe dans les textes sportifs de la fin du XIXe siècle, c'est que l'entraînement ne concernait que très peu de gens, une caste très réduite. Non seulement il y avait peu d'athlètes, et encore moins qui s'entraînaient. Aujourd'hui, la planification de la préparation peut se faire de façon implacable. On s'habitue davantage à influencer l'organisme. D'ailleurs la question extrêmement difficile que pose le dopage, c'est la bascule. Où commence-t-il ? Le dopage, c'est la prolongation de l'exercice de la contrainte sur soi.

La prolongation de l'entraînement par d'autres moyens...

Oui, si vous voulez. Car ce qui est inscrit dans le marbre du projet athlétique, ne l'oublions pas, c'est la perfection. Ainsi que la poursuite de résultats jamais obtenus. Les patineurs ne visent plus le double ou le triple comme il y a une dizaine d'années, mais le quadruple. Or quand on connaît l'envers du décor, on constate que le sport s'accommode d'un ensemble de perversions. Mais ce qui compte, c'est l'image, et l'image, superbe, est celle de l'achèvement.

Dans ces conditions, faut-il montrer l'envers du décor ? Celui des sportifs qui boitent à 35 ans, des décès juvéniles, de la violence que s'infligent les sportifs ?

Le public a tout intérêt à savoir. La non-information est très dommageable. Par exemple, je trouve ça excellent d'avoir déclassé les records d'haltérophilie ou d'athlétisme, parce qu'on savait qu'ils avaient été obtenus à l'aide du dopage. Car la seconde difficulté après la définition du dopage, c'est que l'envers du décor, le public et le champion lui-même ne le voient pas. A la limite, l'athlète dopé peut avoir l'impression d'être lui-même. Le danger différé de sa transformation physique ne l'atteint pas.

Quelle est votre position dans la lutte contre la violence autour des terrains ?

Je crois que les autorités sportives doivent être d'une sévérité extrême, ne faire aucune concession, ne délivrer aucun passe-droit, ne faire preuve d'aucune tolérance. Je suis pour l'évolution actuelle, c'est-à-dire l'utilisation des moyens techniques, des caméras ainsi que des interdictions de stade. Et pourquoi pas, même si je ne suis pas dupe, un cours de formation du futur spectateur à l'école...

Vous remarquez que les médias ont modifié l'esprit du stade en transformant la tribune en un spectacle en lui-même, qu'on ne se prive pas de filmer d'ailleurs et qui suscite des mouvements de foule devant la caméra...

Le public qui manifeste prend du plaisir à l'acte lui-même, à apparaître, c'est le culte de l'apparence. La tribune devient un lieu du terrain. C'est le phénomène du grand stade couplé à la logique de derby ou de choc international, en plus de l'intrusion médiatique, qui a pu le favoriser.

Mais même à l'époque pré-télévisuelle, le stade était un lieu d'expression, d'identité visuelle et sonore...

Oui. Par exemple, il y avait déjà des mouvements de foule dans les stades sud-américains avant-guerre. J'avais même retrouvé la trace d'un piétinement par la police montée grecque, lors d'une course lors des Jeux panhelléniques qui avait fait plus de cinquante morts. C'était il y a 150 ans.

Ce qui est étonnant, c'est que le concept et la pratique du sport puissent à la fois émerger dans l'opulence de l'Angleterre de la deuxième moitié du XXe siècle, puis être récupéré par les régimes totalitaires...

Oui, le sport à mon avis n'est qu'un instrument. Un instrument pluriel et vulnérable, qui n'est pas idéologique. D'autres pensent différemment, mais c'est un caméléon. Il naît comme un phénomène de la classe de loisir britannique qui voulait montrer de façon ostentatoire le temps dont elle disposait pour des activités a priori gratuites. Mais comme le sport s'est révélé susceptible d'être centralisé, organisé en réseau, et surtout d'offrir une visibilité énorme, il était très vulnérable dans les pays totalitaires. Ce qui est frappant, c'est que tant les démocraties de marché que les régimes totalitaires s'en sont servis pour mettre en scène l'émergence des meilleurs. C'est logique, quelle meilleure mise en scène de l'univers compétitif qu'une arène sportive ?

Cette récupération du sport, ce virage politique s'est aussi exprimé dans le personnage de Pierre de Coubertin, lui aussi un personnage mythique qui n'a jamais dit que l'important c'était de participer et qui à la fin de sa vie a demandé que ses textes soient transférés à Berlin, capitale du IIIe Reich...

Il ne faut pas juger Coubertin sur les faiblesses de la fin de sa vie. Il a montré que son projet global était démocratique, il ne faut pas oublier que c'est un aristocrate qui a choisi le parti démocrate.